

— 34 —

GROEG ANN NÉER STOUP ¹

Ma fried 'zo neer stoup,
Me hen carje euz ar groug,
Incardet he vouëlle
War vego ma incardo !
Hola, ho ! ho, ho, ho ! oh, la, la !

Jannic a lavare
Da Jannedic, deuz ar beure :

— Gwech-all, te oa Mamzel-an-neud,
Breman, te 'zo Mamzel-neubeud.

— Tawet, Jannic, et da gousked,
Me rei ar pez n'am eus ket grêt ;

Me allumo ma boujienn,
A neo out-hi ma c'hudenn.

— Hennès 'zo dit eun diare :
Te renco labourad en dez,

Pe autramant am bô divit
Muioc'h a goll 'get a brofit.

Ann dewarlerc'h, ha beure mad,
Crog n' he c'helliel, da labourad :

Arriout he c'hommer neuze,
(Unan bennac a ve bemde) :

— Terrupl, emei, oc'h beure mad
Crog 'n ho kelliel, da labourad !

— Na vet ket estonet ouz-ze,
Oblijet-on gant ann den-ze.

* Une autre variante commence ainsi :

Me 'm eus eun den en Louargat,
Na oar nac arad na charread ;
Bemdez pa arri 'bars an ti,
C'oulenn ma dewez digan-in.

LA FEMME DU FILEUR D'ÉTOUPE.

Mon mari est fileur d'étoupe,
 Je le voudrais pendu,
 (Je voudrais voir) ses boyaux cardés,
 Sur les pointes de mes cardés !
 Holà, ho ! ho, ho, oh ! ho, là, là !

Jeannot disait
 A Jeannette, le matin :

— Autrefois, tu étais Mamzelle-au-fil,
 Maintenant, tu es Mamzelle-peu-de-chose.

— Taisez-vous, Jeannot, allez vous coucher,
 Moi, je ferai ce que je n'ai pas fait.

J'allumerai ma bougie, (de résine),
 Je filerai à sa clarté mon écheveau.

— Ce n'est là pour toi qu'un prétexte :
 Il faudra que tu travailles le jour,

Ou sinon j'aurai de toi
 Plus de perte que de profit !

Le lendemain, et de bon matin,
 Elle s'arme de sa quenouille, pour travailler :

Survient sa commère, alors,
 (Il en vient quelqu'une tous les jours) :

— Vous vous êtes, dit-elle, de bien bon matin,
 Armée de votre quenouille, pour travailler !

— Ne soyez pas étonnée de cela,
 J'y suis contrainte par cet homme.

VAR. : Moi j'ai un homme à Louargat,
 Qui ne sait ni *charrue*, ni charroyer :
 Tous les jours, quand il arrive à la maison,
 Il m'è demande ce que j'ai fait de ma journée.

— 36 —

Azœet, commes, 'n ho coaze,
'Wit ma contin d'ac'h ma doare.

Breman, 'mezhi, ma c'hommer gès,
Am eus da gere'had dour ha lès ;

Ha goude, 'vel m'ouzoc'h er-fad,
A vo al lès da ribotad ;

Ha c'hoaz en-bezr a làro Jann,
C'hoaz a làro n'am bò grèt mann ;

C'hoaz a làro n'am bò grèt mann,
Me o nea hep paouès tamm.

— Mar gout er vuhe-ze gant-han,
Tap eur boud linad d'hen fouettan,

Ha p'as cuelo o tont en dro,
Mar n'è ket ewidout a tec'ho.

— Me n'am eus eur gir da rannan,
Rac zious ! n'on ket ewit-han,

Ha ma vijenn bet, pell-a-zo
N'a ket commandet ac'hanon.

— 'Bars er vuhe-ze hec'h omp tout,
C'hoaz 'm emp bac'hado war hon chouc.

— Pa oan iaouanc ha dizoursi,
Me am boa couraj da dimi ;

Me oa eur plac'h à *la bel-feu* ;
Breman p'on dimezet, 'm eus keun.

Me zonje d'in, pa dimèjenn,
Vije de vestrès hec'h ajenn ;

Vije da vestrès hec'h ajenn,
Ha paket ma fenn en dorchenn ¹.

¹ La *torchenn* est une espèce de corbeille de paille tressée, à fond plat, qu'on place sur les pierres de l'âtre et où s'asseyaient les femmes pour donner le sein aux enfants et leur chauffer les pieds ; cette expression équivaut à : Et me voilà dans le sac !

— 37 —

Asseyez-vous, commère, sur votre séant,
Que je vous raconte la vie que je mène.

A présent, dit-elle, ma chère commère,
J'ai à aller prendre de l'eau et du lait ;

Et ensuite, comme vous le savez fort bien,
Le lait sera à baratter ;

Et encore tantôt dira Jean,
Encore il dira que je n'aurai rien fait ;

Encore il dira que je n'aurai rien fait,
Moi qui file sans cesser mie.

— Si c'est là la vie qu'il te fait mener,
Prends une branche d'ortie pour le fouetter,

Et, quand il te verra marcher sur lui,
S'il n'est pas de ta force, il reculera.

— Je n'ai pas un mot à dire (m-à-m. à fendre)
Car, hélas ! je ne suis pas de force ;

Et, si je l'avais été, il y a longtemps
Qu'il ne m'eût pas commandée.

— Cette vie-là, nous la menons toutes,
Encore avons-nous des coups de bâton sur le dos.

— Quand j'étais jeune et sans souci,
Moi, j'avais du cœur à me marier ;

J'étais une fille pleine de feu ;
Maintenant, que je suis mariée, j'en ai regret.

Je m'imaginai que quand je me marierais,
J'aurais été la maîtresse ;

J'aurais été la maîtresse,
Et voilà ma tête entortillée dans le paillason !

Chanté par la veuve PEUTITE, *Kerbors*, août 1888.
